Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski

Bobok

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

George Grosz (1893-1959), *Fantômes* (1934),
collection particulière, États-Unis.

Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881).

BOBOK

Cette fois-ci je publie les « Notes de Quelqu'un ». Ce n'est pas moi ; c'est tout à fait un autre. Il

n'est, je crois, plus besoin d'aucune préface[1].

1 Le conte a paru en 1873 dans le *Gradjanine ; Bobok* signifie « fève, haricot ».

NOTES DE QUELQU'UN

AVANT-HIER Semion Ardalionovitch me dit tout à coup :

— Voyons, ne seras-tu jamais sobre, Ivan Ivanitch, dis-moi, de grâce ?

Drôle de question. Je ne m'en formalise pas, je suis un homme timide ; mais voici pourtant qu'on me dit fou. Par pur hasard, un peintre a fait mon portrait : « Tu es tout de même un littérateur » dit-il. Je me suis laissé faire ; il l'exposa. Puis je lus : « Allez voir cette face maladive, toute proche de la folie. »

Soit. Mais comment y va-t-on si carrément dans la presse ?

Pour la presse il faut que tout soit noble ; il faut des idéaux ; mais ici...

Dis avec des détours, ce que tu as à dire ; pour cela tu as ton style. Mais non, la presse ne supporte pas même cela. Aujourd'hui l'humour et le bon style disparaissent, et une injure tient lieu d'esprit.

... Je ne m'en formalise pas. Beau littérateur pour devenir fou ! Ai-je écrit un conte, on ne l'a pas imprimé ; un feuilleton, on l'a refusé. De ces feuilletons, j'en ai porté pas mal dans les bureaux de rédaction. On les refusait partout. Vous n'avez pas de sel, disait-on.

— De quel sel voulez-vous donc, disais-je railleuse-ment, du sel attique ou de quel autre ?

Ils ne comprenaient même pas. Je trouve plutôt à faire des traductions du français pour les libraires. J'écris aussi des annonces pour les marchands. Rare occasion ! Un petit thé tout chinois, provenant des propres plantations... Avec un panégyrique en l'honneur de feue son excellence Pierre Matveitch, j'ai décroché une jolie somme. J'ai composé sur commande du libraire un *Art de plaire aux femmes.* Des bouquins de ce genre, j'en ai lancé une dizaine dans ma vie. J'aurais envie de faire un recueil des bons mots de Voltaire, mais je crains qu'à nous autres cela ne paraisse bien insipide ; aujourd'hui il nous faut un gourdin, non un Voltaire ! Nous avons fini par nous casser les dernières dents, les uns aux autres. Eh bien, voilà toute mon activité littéraire, en ajoutant que j'envoie gratis dans toutes les rédactions des missives décorées de ma signature en toutes lettres. Sans cesse, j'admoneste, je conseille, je censure et je montre la voie à suivre. La semaine dernière, j'ai envoyé à une rédaction une lettre qui était la quarantième en deux ans. Quatre roubles de dépensés en timbres ! J'ai mauvais caractère, voilà tout.

Je crois que le peintre ne m'a pas peint pour mon talent littéraire, mais à cause des deux verrues symétriques qui ornent mon front : un phénomène, dit-il. Puisqu'il n'y a plus d'idées, les phénomènes sont maintenant leurs chevaux de bataille. Et comme elles sont réussies sur le portrait, mes deux verrues ! c'est tout simplement vivant. C'est ce qu'ils appellent du réalisme.

Mais quant à la folie il y en a pas mal qu'on a, l'an dernier, classé chez nous parmi les fous. Et dans quel style, mon Dieu ! « Voilà où mène tant d'originalité...

disent-ils... d'ailleurs c'était à prévoir depuis longtemps. » C'est encore assez ingénieux ; au point de vue purement artistique, cela mérite même des éloges.

C'est cela ! on peut bien chez nous rendre les gens fous, mais jamais encore on n'a rendu quelqu'un plus intelligent.

À mon avis, de tous le plus intelligent, c'est celui qui, au moins une fois par mois, s'appelle lui-même imbécile – faculté infiniment rare aujourd'hui. Autrefois un imbécile était obligé de savoir au moins une fois par an qu'il était un imbécile, mais à présent, n, i, ni c'est fini. Et on a tellement embrouillé les choses qu'il n'y a plus moyen de distinguer l'imbécile de l'intelligent, ils ont fait cela exprès.

Je me souviens d'un spirituel propos des Espagnols lorsqu'il y a deux siècles et demi les Français construisirent leur première maison de fous. « Ils ont enfermé tous leurs imbéciles dans une maison spéciale pour faire croire qu'eux sont des gens sensés, intelligents. » Ce qu'on peut traduire : « Du fait que tu enfermes ton prochain dans une maison de fous, il ne s'en suit pas nécessairement que tu sois intelligent. » « X... est devenu fou ; donc nous, nous sommes intelligents. » Mais non, cela n'en est pas une preuve.

Du reste, au diable... me voilà parti sur mon intelligence. À quoi bon ? Je grogne, je grogne. La bonne elle-même en a les oreilles rebattues. Hier un ami est venu me voir. « Ton style change, dit-il, il est tout haché. Tu haches, tu haches. Une incidente, puis dans l'incidente encore une incidente, puis encore quelque chose entre parenthèses, puis tu recommences à hacher, encore et encore. »

Mon ami a raison. Il se passe quelque chose d'étrange en moi. Mon caractère change, lui aussi, et la tête me fait mal. Je commence à voir et à entendre des choses étranges. Ce ne sont pas précisément des voix, mais c'est comme si quelqu'un à mon côté répétait tout le temps : « Bobok, bobok, bobok ! » Que veut dire ce Bobok ? Il faut se distraire.

Suis allé me distraire. Tombé sur un enterrement. Un parent éloigné. conseiller de collège, pourtant. Une veuve, cinq filles toutes à marier. Quelle dépense rien que pour les souliers ! Le défunt gagnait, mais maintenant – une maigre pension. Il faudra tirer le diable par la queue. Ils m'ont toujours reçu froidement. Aussi n'aurais-je pas été chez eux, sauf en une circonstance aussi exceptionnelle. Je vais avec les autres jusqu'au cimetière. On s'écarte de moi, on me dédaigne. Il est vrai que mon uniforme est assez piètre. Il y a, je crois, vingt-cinq ans, que je ne suis entré dans un cimetière ; c'est encore un joli endroit.

D'abord l'odeur. Une quinzaine de morts réunis ; il y avait même deux catafalques : pour un général, et pour quelque dame du monde. Beaucoup de figures affligées ; beaucoup de fausse affliction, mais beaucoup de gaîté sincère aussi. Le clergé ne doit pas se plaindre ; il a là de quoi se faire des revenus. Mais l'odeur ! l'odeur ! Je ne voudrais pas être du clergé d'ici.

Avec beaucoup de défiance je regardais les figures des morts, me tenant en garde contre mon impressionnabilité. Certaines expressions sont douces, d'autres pénibles. En général les sourires sont vilains. Je n'aime pas cela ; j'en rêve.

Après la messe, je suis sorti prendre l'air. Le temps était un peu gris, mais sec ; froid aussi, d'ailleurs.

Cela n'a rien d'étonnant, puisque nous sommes en octobre. Je marchai un peu parmi les tombes. Il y a plusieurs classes. La troisième classe est à trente roubles. C'est convenable et pas trop cher. Les deux premières classes sont dans l'église, sous le parvis... On en enterrait une dizaine ce jour là, dans la troisième classe. Parmi eux, le général et la dame du monde.

Je jetai un coup d'œil dans les fosses – horreur ! de l'eau, et quelle eau ! Absolument verte... À tout moment le fossoyeur la vidait avec un seau. Pendant le service, je sortis faire quelques pas devant le portail. Tout contre est un hospice, un peu plus loin un café. Un café pas mal, un gentil petit café ; où l'on peut casser une croûte *et cætera*. On y était venu en foule. Je constatai beaucoup de gaîté et d'animation. Je mangeai un peu et je bus.

Ensuite je mis la main au transport du cercueil, de l'église au tombeau. Pourquoi les morts dans le cercueil deviennent-ils si lourds ? On dit que c'est à cause d'une espèce d'inertie ; le corps, pour ainsi dire n'étant plus régi par lui-même... ou quelque blague dans ce genre que contredisent la mécanique et le bon sens. Je n'aime pas qu'avec seulement une culture générale, on se mêle de résoudre des questions spéciales ; mais chez nous, c'est la règle. Les pékins aiment à donner leur avis dans les questions militaires, même dans celles qui concernent le général en chef, et des gens qui ont des connaissances d'ingénieur portent des jugements sur la philosophie et l'économie politique.

Je ne suis pas allé à l'obit[2]. Je suis fier, et parce qu'on ne me reçoit qu'en faveur de circonstances extraordinaires, je ne veux pas courir à leurs dîners, fussent-ils des dîners funèbres.

2 L'obit *(requiem)* est suivi du repas commémoratif.

Je ne sais pourquoi ; je restai au cimetière. Je m'assis sur une tombe et me mis à rêver conformément au lieu.

Le sujet de ma rêverie, qui fut d'abord l'exposition de Moscou, fut à la fin « l'Étonnement » en général. Et voici à quelles conclusions j'aboutis au sujet de l'admiration.

Admirer tout est idiot, c'est certain : tandis que ne rien admirer est, pour une raison ou pour une autre beaucoup plus distingué et est reconnu de bon ton. Mais je doute qu'il en soit ainsi réellement. À mon sens, n'admirer rien est beaucoup plus stupide qu'admirer tout. En outre, ne rien admirer c'est ne rien apprécier. Et un homme stupide n'est pas capable d'apprécier.

— Et moi, avant tout, je désire apprécier. J'ai soif d'apprécier – me dit un de ces jours un de mes amis.

Il a soif d'apprécier ! Ah ! mon Dieu ! pensai-je, que t'arriverait-il si tu te hasardais à imprimer cela actuellement...

À ce moment, je m'oubliai. Je n'aime pas lire les épitaphes : c'est toujours la même chose. Sur la dalle, à côté de moi traînait une sandwich qu'on n'avait pas achevé de manger : c'était stupide et déplacé. Je la jetai à terre, une sandwich n'étant pas du pain, mais seulement une sandwich. D'ailleurs laisser tomber des miettes n'est pas un péché : ce qui est un péché c'est d'en laisser tomber sur le plancher. Consulter l'almanach de Souvarine[3].

3 Un almanach très populaire.

Il est probable que je suis resté longtemps, même trop longtemps assis : ou plutôt je me suis couché sur une longue pierre qui avait l'aspect d'un cercueil de marbre. Tout à coup – comment cela se fit-il ? je me mis à entendre toute sorte de choses. D'abord je n'y fis pas attention : je fus dédaigneux. Cependant cela continuait. C'étaient des sons, étouffés comme si les bouches dont ils sortaient étaient couvertes de coussins ; mais en même temps distincts et très rapprochés. Je revins à moi, me dressai et me mis à écouter attentivement.

— Votre excellence, c'est tout bonnement impossible, sauf votre respect. Vous venez d'annoncer cœur ; je fais whist et voilà que vous avez sept par carreau ! Il aurait fallu convenir d'avance du carreau, sauf votre respect.

— Quoi ! vous voulez jouer par cœur ! Où est donc le charme ?

— Pas moyen, votre excellence ; sans garantie il n'y a pas moyen. Il faut absolument faire un mort et... qu'il y ait une donne aveugle.

— Allons, il n'y a pas moyen d'avoir un mort ici. Quelle outrecuidance cependant dans ces paroles !

Aussi étrange qu'inattendu. Une des voix absolument pondérée et ferme, l'autre, comme qui dirait, doucement sucrée. Je n'en croirais rien si je ne l'avais entendu de mes propres oreilles. Je n'ai pas été, je crois, au repas funèbre. Pourtant, qu'est-ce que ce jeu dans un tel lieu, et quel est ce général ? Que cela sortît du fond des tombes, voilà qui n'était pas douteux.

Je me penchai et lus l'inscription du monument : « Ci-gît le corps du général Pervoïedov... chevalier de tels et tels ordres. Hmm ? Mort au mois d'août de l'année courante... de cinquante sept... Reposez, chères cendres, jusqu'au joyeux matin ! »

Hmm ! Diable ! en effet, un général. À l'autre tombe, celle d'où sortait la voix insinuante, il n'y avait pas encore de monument, mais seulement une plaque, un nouveau sans doute. D'après la voix, un conseiller de cour.

— Oh ! ho-ho-ho ! s'écria une autre voix, à une dizaine de mètres environ du général et du fond d'une tombe toute fraîche – une voix mâle et vulgaire, mais qu'adoucissait un pieux attendrissement.

— Oh-ho-ho-ho !

— Allons ! voilà qu'il a encore le hoquet ! s'écria tout à coup la voix dégoûtée et insolente d'une femme agacée, évidemment une femme du grand monde. Quel supplice que d'être à côté de ce boutiquier.

— Je n'ai pas le hoquet, je n'ai pas même pris de nourriture, mais seule ma substance est telle. Toujours vos boutades, *barinia !* ne pourrez-vous donc enfin vous calmer ?

— Pourquoi aussi vous êtes-vous couché ici ?

— On m'y a couché, m'y ont couché l'épouse et les tendres enfants ; mais ce n'est pas moi qui m'y suis couché. Oh ! sacrement de la mort ! Je ne me serais pas couché à côté de vous pour rien au monde, pour tout l'or de la terre, mais ici je suis placé en raison de mon capital, selon ce que j'ai payé, s.v.p. Il est toujours permis pour sa petite sépulture, de s'offrir une troisième classe.

— Tu as amassé, hein ? tu as écorché les gens ?

— Comment voulez-vous que je vous ai écorchée puis- que depuis le mois de janvier vous ne nous avez fait aucun payement. On a une petite note pour vous à la boutique.

— Voyons ! c'est idiot ! Je trouve ça tout à fait idiot de vouloir se faire payer ici. Montez là haut.

— Demandez à ma nièce. C'est elle qui hérite.

— Oui mais comment voulez-vous que j'aille maintenant lui demander ; et où peut-on aller d'ici ? Tous deux nous avons atteint le terme et devant le tribunal de Dieu nous sommes égaux en pé-é-é-chés.

— É-é-gaux en pé-é-é-chés, contrefit avec mépris la morte. Du reste ne vous permettez plus de m'adresser une seule parole.

— Oh ! ho-ho-ho !

— C'est que ce brave boutiquier a vraiment l'air, excellence, d'obéir à la *barinia*.

— Et pourquoi ne lui obéirait-il pas ?

— Mais, excellence, c'est clair : parce qu'il y a un nouvel ordre des choses.

— Pourquoi un nouvel ordre ?

— C'est que nous sommes – pour ainsi dire – décédés, votre excellence.

— Ah ! oui ! c'est vrai. Eh bien mais, tout de même, l'ordre .....

Bon. Ils m'ont obligé. Rien à dire. Ils m'ont consolé. Du moment que même en bas les choses sont ainsi, que peut-on exiger de l'étage supérieur ? Mais quelles plaisanteries ! Je continuai malgré tout à prêter l'oreille, bien qu'avec une extrême indignation :

— Non, moi je vivrais bien ! Non... moi, vous savez... je vivrais bien ! (C'était une nouvelle voix qui s'élevait quelque part entre le général et la dame irascible).

— Votre excellence entend-elle ? Voilà notre ami qui recommence encore. Il se tait trois jours, il se tait, puis tout à coup « Je vivrais bien ! non, je vivrais bien ! » Et avec tant d'appétit, savez vous, hi-hi !

— Et tant d'étourderie.

— Ça ne lui laisse pas de repos, votre excellence, et il est tout près de s'endormir, savez-vous, de s'endormir définitivement, puisqu'il est ici depuis le mois d'avril, mais tout à coup : « Je vivrais bien ! »

— Il est bien embêtant, observa son excellence.

— Votre excellence a raison. Si nous taquinions un peu Avdotia Ignatievna, hi-hi ?

— Non, veuillez m'en dispenser ! Je ne peux pas la souffrir, cette agaçante braillarde.

— C'est au contraire moi qui ne puis vous souffrir, vous deux, répondit avec dégoût la braillarde. Vous êtes les gens les plus ennuyeux du monde et vous ne savez rien raconter d'idéal. D'ailleurs sur votre compte, excellence, – ne prenez pas vos airs, je vous prie – je sais une petite histoire : comment un beau matin un domestique vous a fait sortir avec son balai de sous certain lit conjugal.

— Sale femme ! grommela le général entre ses dents.

— Petite mère Avdotia Ignatievna, se lamenta de nouveau le boutiquier, dis-moi sans rancune si je chemine ainsi à travers les tourments du purgatoire ou si c'est autre chose qui s'accomplit.

— Hélas, il y revient encore ! D'ailleurs je m'en doutais. C'est pour cela que je sens une odeur, une odeur ; c'est qu'il remue !

— Je ne remue pas, petite mère, et je n'ai pas non plus d'odeur particulière, car je me suis conservé le corps tout à fait entier, tandis que vous, chère *barinia,* tenez, vous êtes déjà partie, voilà, et l'odeur est en effet insupportable même pour le lieu où nous sommes. C'est uniquement par politesse que je me tais.

— Ah ! l'affreux homme ! comme il m'outrage ! C'est lui qui empeste et il m'accuse, moi.

— Oh ! ho-ho-ho ! Puisse notre quarantaine plus vite s'achever. J'entendrai alors au-dessus de moi leurs voix et leurs sanglots, les gémissements de l'épouse et des enfants, les douces lamentations !

— Allons ! voilà ce qui le fait geindre ! ils vont s'empiffrer du *coutïa* [4], et puis ils partiront.

4 Plat traditionnel servi lors des funérailles (N.d.É.)

— Ah ! si du moins quelqu'un se réveillait !

— Avdotia Ignatievna, reprit le fonctionnaire insinuant, attendez un petit peu, les nouveaux ne vont pas tarder.

— Y a-t-il des jeunes gens parmi eux ?

— Il y en a, et même des adolescents.

— Ah ! que cela serait bien !

— Eh quoi ! n'ont-il pas encore commencé ? s'informa son excellence.

— Même ceux d'avant-hier n'ont pas encore repris leurs sens. Votre excellence sait bien elle-même qu'ils se taisent parfois une huitaine de jours. On a bien fait d'en amener tout d'un coup, hier, avant-hier et aujourd'hui une grande quantité à la fois. Car autrement, à vingt mètres à la ronde, nous n'en avons presque que de l'année passée.

— Oui, ça va être amusant.

— À propos. excellence, on a enterré ce matin le conseiller privé monsieur Tarassévitch. J'ai reconnu les voix. Son neveu est de mes amis. Tantôt il a descendu la bière.

— Hm ! où donc est-il par là ?

— À cinq pas de votre excellence, à gauche. Presque immédiatement à vos pieds, s.v.p. Voilà une connaissance à faire pour votre excellence.

— Hm, non... pourquoi irais-je moi le premier...

— Mais c'est lui qui va commencer, votre excellence. Il sera même très flatté ; chargez-m'en, votre excellence et je...

— Ah ! ah ! ah ! qu'est-ce qui m'arrive, se mit soudain à gémir une petite voix nouvelle.

— Un petit nouveau, votre excellence, un nouveau, Dieu soit loué ! et il est en avance, n'est-ce pas ? Parfois ils se taisent huit jours...

— Tiens, un jeune homme, je crois, s'écria d'une voix gémissante Avdotia Ignatievna.

— Je... je... je... à la suite d'une complication et si subitement ! balbutia l'adolescent. Schoulz me disait encore la veille : « Il y a une complication » et puis, tout à coup, vers le matin, je suis mort. Ah ! Ah !

— Voyons, jeune homme, il n'y a rien à faire, remarqua avec bonté le général, évidemment réjoui d'entendre le novice, – il faut se consoler. Soyez le bienvenu dans notre, si j'ose dire, vallée de Josaphat. Nous sommes de bonnes gens. Vous allez nous connaître et nous apprécier... Le général major Vassili Vassiliev Pervoïedov, pour vous servir.

— Hélas, non ! non, non, cela je... absolument pas ! J'ai consulté Schoulz ; il s'est, savez-vous, déclaré une complication... d'abord j'avais la poitrine prise, je toussais, puis je me suis enrhumé : la poitrine et une grippe... et voilà, tout à coup, tout à fait inattendu... surtout tout à fait inattendu.

— Vous dites, d'abord la poitrine, fit doucement le fonctionnaire, se mêlant à la conversation comme pour encourager le nouveau.

— Oui, la poitrine et des humeurs, puis tout à coup plus d'humeurs, mais la poitrine... je ne peux plus respirer... et, savez-vous...

— Je sais, je sais, mais puisqu'il s'agissait de la poitrine, vous auriez du plutôt vous adresser à Ek qu'à Schoulz.

— Moi, voyez-vous, je voulais avoir Bolkine[5], et tout à coup...

5 Alors (1873) directeur de l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg, et l'un des plus célèbres médecins de la Russie.

— Oh ! Bolkine est dur, observa le général.

— Mais non, il n'est pas dur du tout : j'ai entendu dire qu'il fait extrêmement attention et qu'il prévoit tout d'avance.

— Son excellence voulait parler du prix, rectifia le fonctionnaire.

— Ah ! que dites-vous, trois roubles seulement, et il vous examine si bien, et puis l'ordonnance... aussi je voudrais absolument, parce qu'on m'a parlé de... Voyons, messieurs, que faut-il que je fasse. Ek ou Bolkine ? À qui faut-il que...

— Comment à qui ? et le cadavre du général fut secoué d'un joyeux éclat de rire. L'employé lui fit chorus en fausset.

— Cher garçon, cher et joyeux garçon, comme je t'aime ! soupira avec exaltation Avdotia Ignatievna. C'est celui-là qu'on aurait dû coucher à côté de moi.

Non, décidément, je ne puis admettre cela ! En voilà un mort contemporain !... Pourtant écoutons encore et ne précipitons pas nos conclusions... Ce morveux de novice – je me rappelle l'avoir vu tantôt dans son cercueil – l'expression d'un poulet surpris, la plus dégoûtante du monde ! Mais voyons après cela.

Après cela, il se fit un tel brouhaha, que je n'ai pu tout retenir, car une foule de morts se réveillèrent à la fois. Parmi eux un fonctionnaire, conseiller d'État qui, aussi- tôt réveillé, se mit à discuter avec le général sur le projet d'une nouvelle sous-commission au ministère des *** et sur le déplacement de fonctionnaires qu'amènerait probablement la constitution de la dite sous-commission – ce qui intéressa énormément le général. J'avoue que j'y appris moi-même pas mal de nouveau, de sorte que je restais tout ébahi devant les voies par lesquelles, dans notre capitale, on arrive parfois à apprendre des nouvelles administratives.

Ensuite un ingénieur s'éveilla à demi, mais pendant longtemps encore il bredouilla des discours absolument incohérents, de sorte que nos amis ne le pressèrent pas, lui laissant le temps de se reposer à son aise. Enfin la noble dame enterrée le matin avec catafalque, donna des signes de réanimation sépulcrale. Lebeziatnikov (car j'avais appris que tel était le nom de l'insinuant conseiller de cour que je haïssais et qui était placé aux côtés du général Pervoïedov). Lebeziatnikov se démenait, très surpris de voir tout le monde se réveiller si promptement cette fois-ci. J'avoue que moi aussi je m'étonnai ; d'ailleurs quelques-uns de ceux qui revenaient à eux étaient enterrés depuis avant hier déjà, par exemple cette toute jeune fille – pas plus de seize ans et qui riait, riait sans cesse d'une affreuse et carnassière façon.

— Votre excellence, monsieur le conseiller privé Tarassévitch, se réveille ! annonça tout à coup Lebeziatnikov avec un empressement extrême.

— Ah ! quoi ! marmotta d'une voix dégoûtée le conseiller privé qui venait de reprendre ses sens. Il y avait dans le timbre de sa voix quelque chose de capricieusement impérieux. Je me mis à écouter avec intérêt, car, ces derniers jours, j'avais entendu certaines choses sur le compte de ce Tarassévitch – des choses très scandaleuses et inquiétantes au plus haut degré.

— C'est moi, votre excellence, pour le moment ce n'est que moi, s.v.p.

— Que demandez-vous ? que voulez-vous ?

— Rien que de m'informer de la santé de votre excellence ; faute d'habitude tout le monde se trouve ici au premier abord... comment dirais-je ?... un peu à l'étroit, votre excellence. Le général Pervoïedov voudrait bien avoir l'honneur de faire la connaissance de votre excellence, et il espère...

— Qui ça ? Connais pas !

— De grâce, excellence, le général Pervoïedov Vassili Vassilievitch...

— C'est vous, le général Pervoïedov ?

— Faites excuse, votre excellence, je ne suis que le conseiller de cour Lebeziatnikov, pour vous servir ; mais le général Pervoïedov...

— Chansons ! Je vous prie de me laisser tranquille.

— Laissez-le, dit enfin avec dignité le général Pervoïedov lui-même, arrêtant le vil empressement de son client sépulcral.

— Son excellence n'est pas encore réveillée, votre excellence, il faut en tenir compte ; c'est manque d'habitude, je vous prie de le croire... une fois réveillée elle accueillera d'une autre façon...

— Laissez, répéta le général.

— Vassili Vassilievitch ! Et vous excellence ! s'écria soudain tout près d'Avdotia Ignatievna, une voix nouvelle – éclatante et irritée, une voix insolente de grand seigneur, qui scandait les phrases avec impertinence et prononçait avec une certaine nonchalance, d'ailleurs fort à la mode aujourd'hui, – je vous observe depuis deux heures ; il y a trois jours que je suis ici, savez-vous ; vous me remettez, Vassili Vassilievitch ? Klinevitch – nous nous sommes rencontrés chez les Volkonsky, où, je ne sais pourquoi, on vous recevait aussi.

— Comment ! le comte Pierre Petrovitch... est-ce possible, vous – si jeune... combien je regrette !

— Moi aussi, je regrette, mais enfin ça m'est égal et je veux tirer de tout, tout ce que l'on en peut tirer.

D'ailleurs je ne suis pas comte, mais baron, baron seulement. Nous sommes des espèces de petits barons rogneux, descendant de laquais, je ne sais même pas comment, – je m'en fiche. Moi, je ne suis qu'un vaurien du faux grand monde où l'on m'appelle « cher polisson ». Mon père est une espèce de général et ma mère a été jadis reçue en haut lieu[6]. L'année passée, de concert avec le juif Eifel, j'ai lancé pour cinquante mille roubles de fausses notes ; puis je l'ai dénoncé, et Joulka[7] Charpentier de Lusignan a emporté tout l'argent à Bordeaux. Et figurez-vous, j'étais déjà tout à fait fiancé – la Chilchevalevsky, seize ans moins trois mois, encore en pension, quatre-vingt-dix mille de dot. Avdotia Ignatievna, vous souvenez-vous comme vous m'avez débauché, il y a quinze ans, alors que j'étais encore page et que je n'avais que quatorze ans ?

6 En français dans le texte.

7 Diminutif dédaigneux de Julie.

— Ah ! c'est toi, vaurien, eh bien ! c'est le bon Dieu qui t'envoie, toi, car autrement, ici...

— Vous avez eu tort de soupçonner votre voisin le négociant, de sentir mauvais... Je me taisais et je riais. Ça vient de moi : on m'a enterré comme ça dans un cercueil cloué[8].

8 Un fait qui est contraire au rite orthodoxe, mais Klinevitch est évidemment catholique, puisque son nom et le titre de baron semblent indiquer une origine polonaise.

— Fi ! qu'il est dégoûtant ! Mais je suis contente tout de même ; vous ne sauriez croire, Klinevitch, vous ne sauriez croire combien est complète ici l'absence de vie et d'esprit !

— Mais si, mais si ! Aussi ai-je l'intention d'organiser ici quelque chose de très original. Votre excellence – pas vous Pervoïedov – l'autre excellence, monsieur Tarassévitch, le conseiller privé, répondez à l'appel ! Voici Klinevitch, qui vous a mené pendant le carême à mademoiselle Tury, vous m'entendez ?

— Je vous entends Klinevitch, et je suis très heureux, et croyez...

— Je ne vous crois pas pour un sou, et je m'en fiche. Je voudrais seulement vous embrasser, cher vieillard, mais grâce à Dieu, je ne le peux pas. Voyons, savez-vous, messieurs, quel fin bonhomme est ce « grand père ». Il est mort il y a trois ou quatre jours, laissant, figurez-vous un déficit de quatre cent mille dans la caisse du fisc. C'était la somme destinée aux veuves et aux orphelins ; pour une raison ou pour une autre, il en disposait en maître absolu, de sorte que pendant ces huit dernières années, il n'a pas eu à subir la moindre inspection. J'imagine quelles longues figures ils font tous là-bas maintenant et en quels termes ils parlent de lui. Une voluptueuse pensée, n'est-ce pas ?

Toute l'année dernière je n'ai cessé de m'étonner de voir que ce petit vieux, goutteux des pieds et des mains, avait pu conserver une telle force pour la débauche. Voici maintenant la clef de l'énigme ! ces veuves et ces orphelins – rien que d'y songer, cela devait le mettre en feu !... Il y a un bon bout de temps que j'en sais quelque chose. Je suis seul d'ailleurs à le savoir ; c'est la Charpentier qui me l'a dit. Aussi dès que je l'ai appris – c'était la semaine de Pâques – je suis allé le presser un peu, en ami.

« Donne-moi vingt-cinq mille roubles, s'il te plaît ; sinon, dès demain il y aura inspection. » Or figurez-vous qu'il n'y avait dans sa caisse que treize mille roubles, de sorte qu'il a très bien fait, il me semble, de mourir maintenant. Grand-père, grand-père, entendez-vous ?

— Cher Klinevitch, je suis absolument de votre avis, et c'est bien inutilement que vous... entrez dans ces détails. Il y a tant de souffrances dans la vie, et tant de tourments, et l'on est si mal payé... j'aurais voulu enfin jouir du repos et ce que je vois me donne l'espoir que je pour- rai, ici aussi, tirer tout ce que...

— Je parie qu'il a déjà flairé Katich Berestov !

— Qui, quelle Katich ? La voix du vieillard tremblait de désir.

— Eh ! eh ! quelle Katich ? La voici à gauche, à cinq pas de moi, à dix de vous. Il y a quatre jours déjà qu'elle est ici, et si vous saviez, grand-père, quelle petite coquine !... de bonne famille, instruite – et un monstre, un monstre tout à fait supérieur ! Là-haut je ne l'ai montrée à personne ; moi seul savais – Katich, réponds à l'appel !

— Hi ! hi ! hi ! répondit une voix de jeune fille, une petite voix fêlée où l'on entendait une note aiguë comme la piqûre d'une aiguille – hi ! hi ! hi !

— Est-ce une petite blo-on-onde ? bégaya grand-père d'une voix entrecoupée et sur trois tons différents.

— Hi ! hi ! hi !

— Il y a longtemps, continua le vieillard haletant, il y a longtemps que je pense avec plaisir à une petite blonde... d'une quinzaine d'années... et précisément dans un lieu pareil.

— Ah ! le monstre ! s'écria Avdotia Ignatievna.

— Assez, dit Klinevitch, d'un ton décisif, je vois que le matériel est excellent. Nous ne tarderons pas à nous arranger pour le mieux ici. Ce qui importe surtout c'est de passer le temps qui nous reste d'une façon amusante. Mais quel est ce temps ? Eh vous ! espèce de fonctionnaire ! Lebeziatnikov, je crois ? Je vous ai entendu nommer ainsi !

— Lebeziatnikov, conseiller de cour, Semion Ievseïtch, pour vous servir, et très, très, très heureux...

— Je m'en fiche, que vous soyez heureux ou non, seulement vous avez l'air de tout connaître ici. – Dites-moi d'abord (je ne cesse de m'en étonner depuis hier) comment il se fait que nous parlions tous ici ? Bien que morts, nous parlons et nous nous mouvons pour ainsi dire, et pourtant nous n'avons ni parole ni mouvement. Quel est ce tour de passe-passe ?

— Quant à cela, si vous le désirez, baron, Platon Nicolaïevitch pourrait vous l'expliquer mieux que moi.

— Qui est-ce, Platon Nicolaïevitch ? Ne bredouillez pas tant. Au fait !

— Au fait, Au fait !

— Il explique tout cela de la manière la plus simple. Là-haut, pendant notre vie, nous avons cru à tort, dit-il, que la mort de là-haut était la mort. Ici, pour ainsi dire, le corps revit encore une fois, les restes de la vie se concentrent, mais seulement dans la conscience. La vie – je ne sais comment m'exprimer – la vie continue, comme qui dirait, par inertie. Tout est, selon lui, concentré quelque part dans la conscience et continue à vivre encore deux ou trois mois, parfois même six mois... Il y a par exemple ici un bonhomme qui, bien qu'à peu près complètement décomposé, pourtant, une fois toutes les six semaines, marmotte un mot unique, dépourvu de sens, naturellement, qui est « bobok, bobok. » C'est donc qu'en lui aussi couve encore sous les cendres une imperceptible étincelle de vie

— Passablement idiot, mais, voyons, dites-moi, comment se fait-il que sans odorat, je sente la puanteur ?

— C'est que... hé hé, ici notre philosophe paraît se perdre dans la brume. Il fait observer précisément, à propos de l'odorat, que la puanteur que nous sentons est une puanteur, pour ainsi dire, morale, hé hé, l'odeur, comme qui dirait de l'âme, afin, que dans l'espace de ces trois mois, nous puissions nous repentir... et que c'est, pour ainsi dire, une suprême manifestation de la miséricorde... Seulement, baron, à mon avis, tout cela n'est que du délire mystique, très excusable d'ailleurs dans la position où se trouve notre ami.

— Assez, assez ! le reste aussi, j'en suis sûr, n'est que billevesées. L'essentiel, le voilà : il y a deux ou trois mois de vie, et puis à la fin : – « bobok ». Je vous propose donc à tous de passer ces deux mois de la façon la plus agréable possible et pour cela, d'arranger notre vie en partant de principes différents des anciens. Messieurs, je propose de supprimer la honte !

— C'est cela ! Oui ! Supprimons la honte ! supprimons la honte ! crièrent une multitude de voix, parmi lesquelles on entendait, chose étrange, des voix toutes nouvelles, évidemment celles de morts qui pendant ces propos, avaient repris leurs sens.

L'ingénieur, qui avait fini par se ranimer complètement, tonna son assentiment d'une voix de basse et avec un empressement tout particulier. La fillette Katich eut un ricanement joyeux.

— Ah ! comme je désire n'avoir plus honte de rien ! s'écria avec exaltation Avdotia Ignatievna.

— Vous entendez, du moment qu'Avdotia Ignatievna elle-même désire n'avoir plus honte...

— Non ! non ! non ! Klinevitch, j'ai eu honte malgré tout, j'ai eu honte là-haut, mais ici je veux terriblement n'avoir plus honte de rien.

— Je comprends. Klinevitch, continua la basse-taille de l'ingénieur, vous proposez d'organiser notre vie d'ici, pour ainsi dire, selon des principes nouveaux et rationnels.

— Oh ! je m'en fiche ! Pour ces choses-là, attendons Koudeiarov ; on l'a amené hier. Quand il sera réveillé il vous expliquera tout. C'est un homme, celui-là, un homme-géant. Demain, je crois, on va nous amener un naturaliste, et, sans aucun doute, un officier ; puis, dans trois ou quatre jours, si je ne me trompe, un feuilletoniste et son rédacteur en chef, en même temps, paraît-il.

D'ailleurs, le Diable les emporte ! mais alors nous serons beaucoup et tout s'arrangera tout seul. Mais en attendant, il faut que nous soyons sincères. Diable ! enfin ! le tombeau, ça signifie quelque chose. Nous allons chacun raconter à haute voix notre histoire et cesser d'avoir honte. Je vais raconter la mienne le premier :

Je suis, savez-vous, de l'espèce des carnassiers... Là haut nous étions tous liés avec des cordes pourries.

Brisons les cordes et vivons ces deux mois dans la vérité la plus éhontée. Dévoilons-nous ! Mettons-nous à nu !

— Mettons-nous à nu ! Mettons-nous à nu ! crièrent-ils tous.

— Je désire terriblement, terriblement me mettre à nu, gémit Avdotia Ignatievna.

— Ah ! ah ! ah ! je vois qu'on va rigoler ici : je ne veux plus aller chez Ek !

— Non, moi, je vivrais bien, non, vous savez, je vivrais bien.

— Hi ! hi ! hi ! ricana Katich.

— Ce qu'il y a de plus beau, c'est que personne ne peut nous le défendre et, bien que Pervoïedov je le vois, se tache, il ne peut cependant m'atteindre de sa main. Grand-père, cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, parfaitement et avec le plus grand plaisir, mais à condition que Katich racontera la première sa bi-o-graphie.

— Je proteste ! je proteste de toutes mes forces, déclara avec fermeté le général Pervoïedov.

Ce gredin de Lebetziatnikov tenta de le persuader :

— Votre excellence, bégaya-t-il avec un empressement agité et en baissant la voix, – votre excellence, il vaudrait mieux, voyez-vous, que nous savons d'accord. Il y a – vous comprenez – cette fillette... et enfin, toutes ces petites affaires...

— Admettons, la fillette, mais...

— Votre excellence, cela vaudrait mieux. Voyons ! rien que pour en avoir un petit spécimen, hein ?

essayons au moins...

— Même dans la tombe, on ne vous laisse pas en repos !

— D'abord, général, vous y jouez aux cartes, dans la tombe, et puis nous nous fichons de vous, scanda Klinevitch.

— Monsieur, je vous prie de ne pas vous oublier !

— Eh bien quoi ? Voyons, vous ne pouvez rien me faire ; et, moi, je puis vous taquiner comme le bichon de Joulka ! D'abord, messieurs, de quoi est-il général ici ? Là haut il l'était, mais ici.

— Pas du tout, pas du tout... ici aussi je suis...

— Ici vous pourrissez dans votre cercueil, et il restera de vous six boutons de cuivre.

— Bravo Klinevitch ! ha ! ha ! ha ! rugirent les voix.

— J'ai servi mon empereur... j'ai une épée...

— Votre épée n'est bonne qu'à tuer les rats, et puis vous ne l'avez jamais tirée.

— C'est égal. J'ai été la partie d'un tout.

— Il y a pas mal de parties dans un tout.

— Bravo, Klinevitch ! bravo ! ha ! ha ! ha !

— Je ne comprends pas ce que c'est qu'une épée, déclara l'ingénieur.

— Nous nous sauverons comme des rats devant les Prussiens, ils nous mettront sens dessus dessous ! cria une voix éloignée et qui m'était inconnue, mais qui, littéralement, s'engouait d'extase.

— L'épée, monsieur, c'est l'honneur, s'écria le général, mais il ne fut entendu que de moi. Il se fit un vacarme infernal. On ne distinguait dans le bruit inouï et persistant, que les gémissements d'Avdotia Ignatievna dont l'impatience touchait à l'hystérie.

— Mais plus vite donc, plus vite ! criait-elle. Quand donc est-ce que nous allons commencer à ne plus avoir honte.

— Oh ! ho ! ho ! En vérité mon âme chemine à travers les tourments du purgatoire ! se lamenta la voix de l'homme du peuple, etc.

À ce moment j'éternuai tout à coup. Cela fut soudain et imprévu, mais l'effet produit fut saisissant : tout se tut dans le cimetière ; tout disparut comme un rêve. Il se fit un véritable silence de mort. Je ne crois pas qu'il aient eu honte à cause de moi, puisqu'ils étaient convenus de n'avoir plus de honte ! J'attendis cinq minutes – pas une parole, pas un son ! Il n'est pas admissible non plus qu'ils aient eu peur d'être dénoncés à la police, car que peut la police ici ? Je me vois obligé de conclure qu'ils doivent avoir quelque secret, inconnu des vivants et qu'ils cachent soigneusement à tout vivant.

Eh bien ! mes chéris, pensai-je, je reviendrai vous voir encore. Puis je quittai le cimetière.

Non, cela, je ne puis l'admettre ; non, mille fois non ! Le « bobok » ne me trouble plus (voilà le fameux « bobok » expliqué !)

La débauche en ce lieu, la débauche des dernières espérances, la débauche des cadavres flétris et pourrissants qui n'épargne pas même les derniers moments de la conscience ! Ces moments qui leur sont donnés, qui leur sont offerts comme une grâce, et... Mais surtout, surtout dans un lieu pareil ! Non, je ne puis admettre.

J'irai dans les autres sections, j'écouterai partout. Oui c'est cela, pour se former une opinion, il faut écouter partout et non pas, comme je l'ai fait, en un seul point. Peut-être entendrai-je aussi quelque chose de consolant.

Mais vers ceux-là, je retournerai certainement. Ils ont promis leurs biographies et diverses petites anecdotes. Fi ! Mais j'irai ; j'irai infailliblement, c'est une affaire de conscience.

Je porterai ça au *Gradjanine ;* là aussi on a exposé le portrait d'un rédacteur. Peut-être me le prendra-t-on.

FIN

Bobok,
conte de Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881)
a été écrit en 1873 et est paru dans *Gradjanine*.

Paru en français dans *L'Ermitage,*
10e année, à Paris, en 1899.

Traduit du russe par F. Rosenberg.

ISBN : 978-2-89816-595-5
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2022

– 1 596e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org